

LE PAYS LAURENTIEN



— Saynète —

SCENE : un bureau de journal, fouilli de journaux, murs bariolés de gravures et de dessins, tables à ouvrage, ciseaux et pots à colle.

PERSONNAGES : Le rédacteur, Loïso, reporter, L'aspirant reporter.

SCENE I

Loïso, puis le rédacteur

Loïso, (il découpe un journal)

Encore cet article. Ça fera bien dans le journal... Et celui-ci ? Prenons-le. Il faut bien faire les choses... C'est égal, c'est fatigant, le journalisme ! Un travail du diable, une production intellectuelle incessante, un gaspillage de talent effrené !... Aussi j'ai demandé à mon chef un aide. Fichtre ! Je ne tiens pas à me faire mourir, moi ! Justement, le voici, le chef...

Le rédacteur

...jour. Personne n'est venu en réponse à notre demande ?

Loïso

Oui, un jeune homme est venu, mais je crois bien que c'est un . muet...

Le rédacteur

Un muet ? Un muet, journaliste ? Non ! Mais qui est-ce qui a vu une idiotie pareille ! Un muet ! Au moins, en voilà un qui ne fera pas de calembours ! Est-il sourd aussi ?

Loisot

Non, je ne crois pas, car il s'est éloigné quand je lui ai dit que vous étiez sorti.

Le rédacteur

Il va revenir ?

Loisot

Je le pense. Tenez, je crois que c'est lui qui revient. (*on frappe à la porte du bureau*)

Le rédacteur

Entrez. (*entre l'aspirant reporter, rouge comme une pivoine et tortillant son chapeau*) Bonjour. Que voulez-vous, mon ami ?

SCENE II

Le rédacteur, l'aspirant reporter, Loisot

Le rédacteur

Eh bien ?

L'aspirant reporter

!!!

Loisot

Vous voyez bien qu'il est sourd !

Le rédacteur

Êtes-vous sourd ?

L'aspirant reporter (*d'une voix étranglée*)

Non.

Le rédacteur

Non ? Eh bien, parlez donc, alors !

L'aspirant reporter

Vous... vous avez besoin d'un... d'un rédacteur ?

Le rédacteur (*narquois*)

Un rédacteur ? Oui, peut-être... Que savez-vous de la politique ?

L'aspirant reporter

Mon Dieu ! je...

Le rédacteur

Hein ? Vous ne savez que cela et vous voulez être rédacteur ?

L'aspirant reporter

Pardon, monsieur. C'est reporter que j'ai voulu dire, pas rédacteur... Oh ! non !

Le rédacteur (*sans entendre*)

Pour être rédacteur, mon garçon, il faut, à part la politique, savoir rédiger les nouvelles... Savez-vous rédiger les nouvelles ? Non, hein ? C'est difficile... Il faut aussi savoir traduire... Savez-vous traduire de l'anglais en français ? Non. C'est encore difficile. Il faut en outre pour être bon rédacteur, savoir découper les journaux, bien coller, faire des titres... Savez-vous faire des titres, des manchettes, des sous-titres, tout le tremblement ? Non ? Comment, malheureux, vous ne savez pas faire des titres et vous voulez être rédacteur ?

L'aspirant reporter

Pardon, c'est reporter que je voulais dire, reporter, monsieur.

Le rédacteur

Ah ! c'est reporter ! Eh bien, êtes-vous de la pâte dont on fait les reporters ? Hé, hé ! vous me paraissez bien timide pour... Savez-vous, au moins, ce que c'est que le reportage ? Je gage que vous ne vous en doutez pas ? Je vais vous expliquer ça : asseyez-vous. (*le jeune homme s'assied, mais ce faisant, jette à terre ciseaux et pot à colle*) Bon ! voilà ma plume et mon encrier par terre !

L'aspirant reporter

Pardon, c'est les ciseaux et...

Le rédacteur

C'est la même chose... je veux dire... enfin ! La timidité vous fait faire des sottises, mon garçon. Pourquoi diable, êtes-vous timide aussi ?

L'aspirant reporter

Je...

Le rédacteur

Allons donc ! En voilà une raison ! Timide ! Est-ce que je suis timide, moi ? Voyons, comment peut-on être timide ? Est-ce que vous vous croyez plus bête qu'un autre ?

L'aspirant reporter

Non, mais...

Le rédacteur

Est-ce que vous ne savez pas vous exprimer, dire ce que vous pensez ?

L'aspirant reporter

Eh !

Le rédacteur

Vous ne savez pas causer, alors ?

L'aspirant reporter

Mais...

Le rédacteur

Avez-vous un vice de langue, d'instruction, de culture ?

L'aspirant reporter

Je...

Le rédacteur

Vous radotez ! Vous voyez que je ne suis pas timide, moi. Aussi, je marche de succès en succès. Personne ne doute de mon habileté, de mon talent... Si, par hasard, j'apprends qu'un nouveau débarqué en doute, je vais à lui, comme cela, tenez, je le saisis par les cornes... je veux dire, je saisis le taureau par les cornes et je fais si bien, je m'impose à lui avec tant d'énergie, de brio qu'il en est bientôt ébloui, aplati, conquis. Et, dès lors, je n'ai pas de plus chaud partisan. Ce n'est pas plus difficile que ça ! Hein ? que dites-vous ?

L'aspirant reporter

!!!

Le rédacteur

Hé, oui ! c'est la seule manière de réussir dans le journalisme. Tenez-le vous pour dit. Je vous prends à l'essai comme reporter. Faites-moi, tout de suite, un article sur l'économie politique.

L'aspirant reporter

Mais, monsieur !

Le rédacteur

Bien, quoi ? Vous ne savez pas ? Comment ! (*avec éclat*) Comment, malheureux, vous ne savez pas l'économie politique et vous voulez être reporter !

L'aspirant reporter

Je pensais...

Le rédacteur

Ah ! vous pensiez, monsieur ! Eh bien, vous aviez tort de penser... Il ne faut pas penser dans le journalisme... je veux dire, heu !... il faut agir. Dites-moi ? Connaissez-vous quelque chose de la politique—de la politique canadienne, s'entend—c'est la seule qui compte. En France, en Angleterre, c'est de la littérature (*avec mépris*) de la poésie, que la politique... Quand on se prend de polémique, c'est avec une sorte de politesse, en donnant des raisons, que sais-je ! C'est absurde ! Comme si les élections se faisaient

avec des prières ! Parlez-moi de Chose, là... Machin, le rédacteur du "Flingot". En voilà un politicien émérite, un entraîneur d'électeurs, un journaliste ! Il n'a pas son égal pour vociférer des injures, bafouiller des bouts de phrases ramassées dans les journaux, et pour harceler un gouvernement ! Un journaliste, dans la politique, c'est comme un de ces petits chiens dont les voleurs ont une peur bleue parce qu'ils jappent, aboient, se sauvent quand on leur court sus, et reviennent quand on s'en éloigne... Aboyez-vous facilement ? Je veux dire : avez-vous la langue bien pendue ?

L'aspirant reporter

Je ne suis pas un orateur, mais...

Le rédacteur

Eh bien, vous avez tort, jeune homme. Mais à défaut de bagout, avez-vous la plume alerte, bien grosse et sans vergogne ?

L'aspirant reporter

Je n'en sais rien, encore, je...

Le rédacteur (*furieux*)

Comment ! Ah ! ça, vous ne savez donc rien faire, vous ? Si vous ne connaissez ni l'économie politique, ni la science sociale, ni l'engueullage, ni la politique—canadienne— ni ci, ni ça, que diable venez-vous faire ici ? Qui est-ce qui m'a fichu pareil gibier ? Voulez-vous me ficher le camp tout de suite, malheureux ! (*à Loïso pendant que l'aspirant reporter sort, ahuri, éperdu*) Ce jeune homme est perdu ! Il ne connaît pas la politique canadienne !

Antonin PROULX.

LES BULLES DE SAVON

I

Aimer les bulles de savon,
Ce n'est plus, certes ! de mon âge !
Mais quand j'étais petit garçon
On m'en soufflait... quand j'étais sage !

On me disait cent fois en vain :
"Bébé, ne touche pas aux bulles",
Je voulais tenir dans ma main
Rose les ballons minuscules...

II

Aimer les bulles de savon,
Hélas ! c'est encor de mon âge !
Les bulles ont changé de nom
Sans que je devienne plus sage...

L'Amour, la Vie et l'Idéal
Ont fait naître en moi plus d'un rêve,
Et mon cœur sent grandir son mal
A chaque bulle que je crève !

Emile CODERRE

PAYEN DE NOYAU DE CHAVOY

Les officiers canadiens issus de cette famille ont rendu des services à la colonie en obtenant la confiance des sauvages et parfois des secours d'armes pour la cause des Français. Il fallait beaucoup de tact et d'habileté, souvent, pour se concilier ces peuplades au caractère sournois et rusé, et la correspondance officielle de l'époque prouve suffisamment le cas que l'on faisait des efforts des messieurs Payen pour gagner et conserver l'amitié de ces farouches enfants des bois.

La maison de Payen a été représentée par cinq rameaux et celui qui nous occupe était le plus jeune. C'était une noble et ancienne famille qui se disait être une branche de celle de Vassy, une des plus anciennes et des plus illustres de la Basse-Normandie.

Thibault Payen, comte de Gisors, vivait en 1012, et dans le onzième siècle, il fut en terre sainte.

Hughes Payen en 1118 fut reçu chevalier du Temple à Jérusalem.

Payen de Montmuse commandait l'armée de Richard, roi d'Angleterre, duc de Normandie en 1190.

Lors de la recherche de la noblesse faite par le commissaire Montfaut en 1463 sous le règne et par l'ordre de Louis XI, Jean Payen, seigneur de Campagnolles, et Jean Payen, son frère seigneur de la Garanderie prouvèrent être descendus conjointement avec Olivier de Vassy du baron de Vassy. La Roque dit aussi dans l'Histoire de la maison d'Harcourt que les Payen sont une branche de la maison de Vassy.

Bruno-Pierre Payen a dû passer au Canada en 1694. Il est le fils de Pierre Payen, seigneur de Ressuville, Chavoy et Noyan.

Bruno-Pierre est le VIIe chaînon généalogique dans la filiation suivie. Il fut chevalier de St-Louis et Capitaine de vaisseau. Il épousa à Québec, le 8 décembre 1694, 1^o Catherine-Jeanne Le Moyne, baptisée en 1673, fille de Charles LeMoyne. De cette union vint :

1^o Pierre-Jacques.

2^o Gilles-Augustin.

3^o Esther-Rolland, auteur de la branche de Chavoy.

4^o Pierre-Benoit.

De Louise Duval, sa deuxième femme, il eut :

5^o Paul-René.

6^o Pierre.

VIII. — **Pierre - Jacques Payen de Noyan** de Chavoy, chevalier de St-Louis; lieutenant de roi au Canada, major des troupes; commandant au Détroit, à la Pointe-à-la-Chevelure, et au fort Frontenac. En 1724, le président du conseil de Marine fit accorder un délai de deux à trois ans en faveur de M. de Noyan pour faire foi et hommage et rendre aveu de son fief de Chavoy près d'Avranches. En 1729 il obtint la compagnie vacante par la mort du sieur de Touly. En permettant son passage en France en 1730 afin de régler ses affaires de famille, on demandait à M. de Noyan d'apporter tous les éclaircissements qu'il pourrait avoir tant sur la conservation des pays d'en haut que sur celle du commerce. En 1731, il revint au pays. Le conseil de marine recommandait au gouverneur de donner au sieur de Noyan un poste chez les Sauvages car il en connaissait bien les habitudes. En 1732, on lui accorde la concession qu'il désirait sur la rivière Chambly jusqu'à l'entrée du lac Champlain. Le président du conseil de marine mandait au gouverneur, vers ce temps, qu'il était très satisfait des soins de M. de Noyan pour concilier les esprits des Iroquois. Il lui disait aussi qu'il ferait bien d'utiliser le capitaine de Noyan, à l'occasion; il avait de l'esprit, de l'ambition et connaissait bien les sauvages. Les sauvages l'aimait si bien que les Iroquois l'avaient adopté. Une note d'un mémoire du temps le dit : "Officier très intelligent et de conduite réglée."

En 1733, le gouverneur lui donna le commandement du poste de Michilimakinac; mais il ne parait pas y être allé, puisqu'en 1734, il était destiné pour celui de la Pointe-à-la-Chevelure, qui était alors un des plus intéressants de la colonie. Cependant, la santé de M. de Noyan ne lui permit pas de rester là; il fut relevé par M. de Gauchetière. En 1738, le président du conseil de marine exprima le désir que M. de Noyan fut nommé pour commander au Détroit, si sa santé le lui permettait.

De 1755 à 1758 il commanda au fort Frontenac. Il y fut fait prisonnier par les Anglais, mais il fut échangé pour un colonel de milice.

Pierre-Jacques avait été baptisé à Montréal le 3 novembre 1695 et marié à Louise-Catherine Daillebout de Mantet, à Longueuil, le 17 novembre 1731. Elle était née en 1697. Ils eurent quatre enfants : 1° Pierre, baptisé le 26 et sépulture le 30 juin 1732, à Montréal.

2° Marie-Gabrielle, baptisée le 27 septembre, à Montréal, et inhumée le 6 novembre 1733, à Longueuil.

3° Catherine-Angélique, baptisée le 30 mai 1735, à Montréal, mariée le 30 janvier 1753, à Montréal, à Pierre-Jean-Baptiste-François-Xavier Le Gardeur de Repentigny; morte le 19 décembre 1757, à Lachesnaie.

4° Pierre-Louis, baptisé le 10 décembre 1741 au Détroit; mort au service en 1760.

VIII—**Gilles-Augustin** (second fils de Bruno-Pierre) chevalier de St-Louis. Lieutenant de roi à la Louisiane, appelé le chevalier de Noyan, épousa Jeanne du Manoir, dont :

1° Jean-Baptiste de Noyan, capitaine de cavalerie, réformé à la paix de 1762; marié en 1766 à Catherine de la Frenière.

2° Pierre-Benoit, mort en bas âge.

3° Louis-Rolland, enseigne de vaisseau en 1763.

4° Marie-Anne-Jeanne, mariée au comte Mallet du Puy-Valier.

VIII—**Esther-Rolland**, seigneur de Chavoy. Il fut capitaine de vaisseau, puis d'artillerie et enfin commissaire ordinaire de cet arme. Il épousa Anne-Françoise Arthur de Villarmois, il est mort en 1769 laissant trois enfants :

1° Gabriel-Jean-Baptiste-Victor, qui continua la lignée.

2° René-Jean-Baptiste-Julien, mort jeune.

3° Pierre-Alexandre-Jean-Baptiste, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de St-Louis; mort prêtre.

VIII—**Pierre-Benoit**, appelé le chevalier de Chavoy; major de la Louisiane. Mort à Avranches, en 1765, sans postérité, de son mariage à Anne du Manoir.

La famille est représentée de nos jours en France.

Les armes sont : *D'argent, à trois tourteaux de sable, le premier à dextre, chargé d'une rose d'or. Couronne de comte. Supports: deux sauvages. Devise: In arduis fortior.*

Régis ROY

MENDIANT D'AMOUR

(Tristesse d'autrefois)
Août 1915

Le soir, à votre piano,
Vous tapotez toute rêveuse
Une romance de Gounod,
Une romance, une berceuse...

Vous jouez en songeant à "Lui";
Mais, vous ne savez pas, sans doute,
Qu'à votre porte, dans la nuit,
Un autre est là qui vous écoute !...

Et, seul devant vos volets clos,
Longtemps, il écoute en silence
Frissonner les longs trémolos
De votre amoureuse romance...

Le vent en un rythme berceur
Apporte en caressant sa joue
Ces notes pleines de douceur
Vers lui pour qui nulle ne joue...

Emile CODERRE

LA CHARRUE

La charrue a creusé dans la terre féconde,
Au pas lourd des chevaux soumis au laboureur,
Les sillons réguliers qui ressemblent à l'onde
Déferlant sur la grève en son roulis berceur.

La pièce de labour sous le soc s'est ouverte;
Le grain est inhumé, la moisson va venir;
Elle poindra bientôt en sa nuance verte,
Pour prendre ensuite au jour l'or qui doit la jaunir.

Mais la charrue alors dormira sur la glèbe,
Et les coupeurs de blé cueilleront la moisson
Qui deviendra le pain nourricier de la plèbe,
Quand le nord soufflera, dans la morte saison.

Les toits projetteront leur ombre sur les neiges,
Et leur blanche fumée ornera l'horizon.
Tôt l'on aura du pain, du bon pain sur l'allège,
De l'espérance au cœur, aux lèvres des chansons.

Grâce à l'humble charrue, on s'attache à la terre
Où l'on naît; l'on veut vivre où vivaient les aïeux :
On se plaît à la glèbe, en elle l'on espère,
Jusqu'à ce qu'on y meure, attristé, plein d'adieux !

Ainsi que la moisson notre âme au ciel s'élève,
Par un suprême effort et le dernier soupir :
Comme elle nous mêlons un peu de notre rêve
Au vent du soir avant de nous anéantir.

Dans le sillon natal on descend la dépouille,
Éphémère semence où pleure un souvenir :
C'est là que la charrue au soc qui se dérouille
Retournera nos os blanchis, dans l'avenir !

L'acier traversera, hélas ! toute la cendre
Qu'auront été nos yeux, qu'auront été nos corps !
Cœurs morts, vases brisés des beaux sentiments tendres
Serez-vous labourés par le soc des remords ?

Périsse notre jour si Dieu garde l'essence !
Qu'importe la charrue et son acier tranchant !
Tâchons d'être ici-bas une bonne semence,
Dieu peut y mettre encor du sien dans notre champ !

Dans les droits opposés que la charrue exauce,
Le mystère est en bas, le meilleur grain en haut :
Aux blés qui vont mourir elle creuse une fosse,
Aux blés qui mûriront elle fait un berceau.

Au livre des moissons elle trace des lignes
Où de longs vers de terre accrochent des rayons ;
Sa droiture est un art, les sillons sont les signes
Des sévères labeurs des générations !...

Il est une charrue implacable, éternelle,
La divine charrue au coutre sans merci :
La justice de Dieu trace, creuse et nivelle...
Priez Dieu dans son champ, vous la verrez d'ici !

Louis-Joseph DOUCET.

COMMANDEMENTS DU BON FUMEUR

- 1.—Comme ton amante aimeras
Cigarette, parfaitement ;
- 2.—De tes lèvres lui donneras
Baisers d'amour, pareillement ;
- 3.—Yeux mi-clos la savoureras
De tout ton cœur, dévotement ;
- 4.—La fumée en aspireras
Avec délices, longuement ;
- 5.—Fidélité lui garderas
"Ad mortem", volontairement...
- 6.—Car, comme ta Belle sera
Folâtre à ton consentement ;
- 7.—Et comme elle te trompera
Pour un béguin et sciemment ;
- 8.—Troubles de cœur te causera
Sans t'épargner aucunement ;
- 9.—Mais encore te reviendra
Pour un sourire seulement ;
- 10.—Et toute la vie te sera
Tendre et méchante injustement.

Jeannine d'IRUN.

AUTOUR D'UN ROMAN

Je ne viens pas faire, ici, une critique du beau roman de Louis Hemon, *Maria Chapdelaine*. Au reste j'arriverais en retard. Je veux seulement relater quelques souvenirs et quelques traits qui ont d'intimes rapports avec *Maria Chapdelaine* et que, dès la première lecture de ce roman par excellence de la colonisation j'ai résolu de grouper pour le *Pays Laurentien*.

Connaissant, non seulement pour l'avoir visité—encore l'année dernière—mais aussi pour l'avoir habité, je puis parler tout à mon aise du pittoresque pays de Maria Chapdelaine.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert ce livre canadien écrit par un étranger. Tant d'écrivains, et non pas des moindres, sont venus chercher chez nous des éléments de romans et de nouvelles dans lesquels manque absolument la couleur locale. On sait que M. René Bazin lui-même s'est laissé prendre. N'a-t-il pas voulu faire assister ses lecteurs à de prétendues scènes pastorales de fermes canadiennes quand, lors de sa visite chez nous, on l'avait conduit à ces fermes en limousine et que dans les "grandes cuisines" de ces maisons, des garçons d'hôtels venus de la ville, lui avaient servi un "dîner d'habitant" qui aurait fait rougir les chefs de nos grands hôtels de Montréal et de Québec.

Mais j'ai déjà été heureux de dire ailleurs que Louis Hemon a fait exception à ce défaut de couleur locale. Elle est observée de maîtresse façon dans *Maria Chapdelaine*. Louis Hemon a connu intimement l'âme du pays de Maria Chapdelaine; il savait les plus intimes détails de leurs mœurs et de leurs coutumes; il a saisi les nuances subtiles de leur langage et il nous a présenté cette peinture fidèle d'un pays et de l'âme de la race qui l'habite et que nous attendons d'un romancier du terroir. J'ai revu même, dans son livre, des types que j'ai connus personnellement là-bas, avec qui j'ai causé longuement et qui parlent le langage que leur prête Louis Hemon, dont j'ai connu l'âme douce et simple, dont j'ai admiré l'endurance au dur labeur, le courage dans la misère, la bonne humeur inaltérable et l'âpre énergie.

* * *

Ainsi, ce père Chapdelaine, c'est, un peu rajeuni, le père Jos. Larouche de la Pointe de la Savane; il n'y a pas à s'y tromper. Souffrez que je vous le présente.

C'est un vieux dur-à-cuire, âgé aujourd'hui de 98 ans et qui encore la saison dernière, faisait comme un jeune homme son morceau d'"abati" tous les jours.

Le père Larouche avait alors 95 ans. Un jour, il faisait la "drive" à l'entrée de la rivière de la Pipé. Un coup de vent emporte au large du lac Saint-Jean le "cajeu" sur lequel il se trouvait. Avant que les premiers secours arrivent à lui, le père Jos. Larouche passa exactement vingt-quatre heures sur le "cajeu" exposé au vent, au froid et à la pluie et sans manger. Il était vêtu seulement d'un gros caleçon de laine, d'une chemise idem et d'espèces de mocassins en peau de mouton; c'est sa tenue ordinaire de travail.

En arrivant chez lui, il lampe une grande tasse de whisky blanc, mange une substantielle soupe aux pois, un énorme carreau de lard, une bonne demi-douzaine de patates, fume une pipe de tabac canadien, se couche, dort douze heures d'un profond sommeil, se lève et s'en va continuer son travail sur le "cajeu".

Il avait, je le répète, 95 ans bien comptés. Et je garantis l'authenticité du fait.

Comme le père Chapdelaine, le père Jos. Larouche est un fondateur de paroisses. Il est actuellement, à 98 ans, à fonder sa troisième paroisse. Comme il dit, il a "clairé" la place de trois églises au Lac Saint-Jean.

A Saint-Gédéon, il y a de cela, cinquante ans, quand il a vu s'édifier le temple qui annonce la formation définitive d'une paroisse canadienne, le Père Jos. Larouche s'en est allé dans les forêts du nord. Il a taillé et buché pendant plusieurs années puis un jour, on s'est mis à construire l'église de Saint-Henri de Taillon; alors, le père Jos. Larouche, jugeant que son œuvre était finie dans ce coin du lac s'en alla plus vers le nord encore, à la Pointe de la Savane. Là, le jour de son 96ième anniversaire, il dit en montrant un tertre : "L'église sera là" Et l'église de la future paroisse de la Pointe de la Savane, en effet, sera construite là. Le père Jos. Larouche, alors, au seuil de son centenaire, s'en ira peut-être encore plus au nord jeter les jalons d'une quatrième paroisse; mais l'âge, malheureusement, et il est naturel de le supposer, l'empêchera de voir s'élever les murs de la nouvelle église.

Dans cette vie de défricheur type que de travail, et quel rude travail !

* * *

Quand j'eus terminé la lecture de *Maria Chapdelaine* je n'ai pas pu m'empêcher de crier : "Vivent nos vieux chevaux canadiens !"

Cette exclamation très sincère avait pour origine le chapitre du roman qui a trait à la maladie et à la mort de la mère Chapdelaine. Vous ne comprenez pas ? Il est donc juste que je m'explique. Dans cette relation sublime à force de simplicité de la mort de la mère Chapdelaine, il est fortement question du vieux cheval Charles-Eugène du père Chapdelaine et d'un autre cheval appartenant au père Neron, de Honfleur. Or, comme on le verra, ces deux bons vieux chevaux sont loin de jouer un rôle effacé dans cet émouvant épisode du roman. Il s'agit de la course, par un temps de dégel, alors que les chemins sont des plus "vilains" au curé de Saint-Henri de Taillon, au docteur de Mistouck et au "ramancheux" de Saint-Félicien.

On ne peut se faire une idée de ce qu'un romancier peut faire parcourir de chemin à deux pauvres vieux chevaux canadiens par un temps de dégel. Ainsi, en l'espace de douze heures, Charles-Eugène va à Mistouck d'où il ramène le docteur, prend, en passant, le curé de Saint-Henri, revient à Peribonka et retourne à Honfleur où le docteur veut aller coucher chez Ephrem Surprenant.

Je connais les lieux sur le bout de mes doigts; c'est, pour Charles-Eugène, une course, aller et retour, de soixante milles en douze heures, et par de très mauvais chemins. Brave Charles-Eugène ! Il ferait la fortune d'un maquignon. Mais il a un émule; le lendemain, en effet, le cheval du père Neron, de Honfleur, en l'espace d'un peu plus de douze heures, accomplissait une course de soixante-dix milles par les mêmes chemins, en allant chercher le "ramancheux" à Saint-Félicien et en le ramenant à Peribonka. C'est inouï.

Et voilà comme quoi j'avais un peu raison de m'écrier : "Vivent nos bons vieux chevaux canadiens !..."

* * *

L'un des chapitres les plus tristes et les plus émouvants de *Maria Chapdelaine* est celui qui rappelle cette veillée chez Ephrem Surprenant et la connaissance que l'on y fait de l'accordeur de pianos et de ses deux fils...

C'était donc un pauvre accordeur de pianos. Grisé par les paroles éloquentes d'un conférencier prêchant la vie libre sur la

terre fécondée du Canada, il avait, un jour, quitté son beau pays de France, était débarqué avec ses deux fils sur nos bords, et tous trois s'en étaient allés se fixer sur une terre en bois debout, là-bas, au pays de Maria Chapdelaine.

Et, ce soir de mars, ils se trouvaient tous trois à cette veillée qui eut lieu chez Ephrem Surprenant.

— Alors, demanda le père Chapdelaine aux trois Français, vous voilà rendus icitte pour travailler la terre; comment aimez-vous le Canada ?

— C'est un beau pays, répondit l'accordeur de pianos, neuf, vaste... il y a des mouches en été et les hivers sont pénibles...

— Dans votre pays, avant de venir icitte, étiez-vous cultivateurs aussi ?...

— Non.

— Quel métier donc que vous faisiez ?

— Moi, j'étais accordeur de pianos, et mes deux fils que voilà étaient employés, Edmond, dans un bureau, Pierre, dans un magasin.

— Est-ce vrai que vous vous figuriez ça comme c'est, demanda encore Samuel Chapdelaine, le pays icitte, la vie ?...

— Non, pas tout à fait, répondit le Français à voix basse, pas tout à fait...

"Et quelque chose, ajoute l'auteur, passa sur son visage," ce qui fit dire à Ephrem Surprenant : Ah ! c'est dur par icitte... c'est dur !...

Oui, ce fut dur pour le pauvre accordeur de pianos et ses fils; et la fin fut tragique.

Louis Hemon l'a-t-il jamais su, la fin de son accordeur de pianos, si triste, si désenchantée ? Je l'ai apprise, par hasard.

L'accordeur de pianos faillit mourir de faim au pays de Maria Chapdelaine; puis, un jour, il songea à retourner en France avec ses fils. Il se mit à quêter de l'argent de par la région saguenayenne. Un jour, il rencontra un bon philanthrope, M. J.-E.-A. Dubuc, de Chicoutimi, à qui il conta sa peine et ses grandes misères. Et le philanthrope lui donna tout l'argent qu'il lui fallut pour retourner dans son pays.

L'accordeur de pianos et ses fils s'embarquèrent, un matin, sur l'"*Empress of Ireland*". Et ils périrent tous trois. Les journaux du temps ont donné les noms de ces trois malheureux : Joseph Vervier et ses deux fils, Edmond et Pierre.

Ah ! oui, c'est dur par icitte, c'est dur et c'est triste, des fois...

* * *

Et puisque j'en suis à relater des souvenirs qu'a soulevés dans ma mémoire la lecture de *Maria Chapdelaine*, pourquoi ne dirais-je pas ma façon de penser sur une légère invraisemblance de ce roman, relativement aux vieux fours de nos campagnes canadiennes, ces vieux fours faits de terre glaise et recouverts du petit toit pointu de planches et de bardeaux de cèdre ?

Les femmes d'habitants font généralement la cuite du pain le soir, très tard, quand pendant toute la soirée, le four a été chauffé par trois "attisées" de bois de sapin fendu et scié spécialement pour les fins auxquelles on le destine et que l'on appelle "bois de four". En passant, je signale que chacun de ces morceaux de bois de four est assez long et assez fin pour remplacer au besoin, entre les mains de la fermière, le manche à balai qui lui manquera pour chasser du jardin le coq et ses poules qui viennent faire le sac de ses plates-bandes "carrés" de concombres et de ses "carrés" d'oignons...

Or, Maria Chapdelaine, un soir, était assise sur le perron de la porte et veillait la cuisson du pain dans le four.

"A vingt pas de la maison le four coiffé de son petit toit de planches, faisait une tache sombre; la porte du foyer ne fermait pas exactement et laissait passer une raie de lumière rouge."

Et plus loin : "A la base du four la raie de lumière rouge vacille et s'affaiblit."

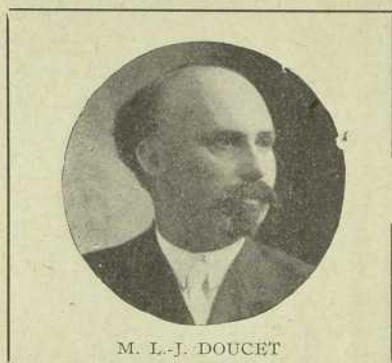
Ou bien les conditions de la cuisson du pain au four ont changé, ou bien mes plus récents souvenirs de la "fournée" me trompent... J'ai assisté à la cuisson, des soirs sombres et sans lune, de bien des fournées de pain dans le vieux four paternel et je n'ai pas le moins du monde souvenir de cette raie de lumière rouge. Pendant la cuisson comme après, c'est toujours "sombre comme dans un four". En effet, la première femme d'habitant vous dira que le pain cuit dans le four, ce dernier ne doit pas contenir le moindre charbon ardent et la plus petite étincelle. Il suffit que la "plaque" du four soit brûlante; on y dépose les boîtes à pain et l'on ferme hermétiquement le foyer; et, avec la meilleure volonté du monde et par les soirées les plus noires, je déclare qu'il est impossible, dans ces conditions, d'apercevoir la moindre "raie de lumière rouge qui vacille" et dont parle Louis Hemon.

Et voilà ce que je brûlais de dire. Maintenant ma conscience est tranquille.

Québec, juin, 1917.

Jean SAINTE-FOY.

LES POÈTES LAURENTIENS



M. L.-J. DOUCET



M. ALBERT LOZEAU

M. LOUIS-JOSEPH DOUCET

A notre époque où s'exhibent tant de réputations surfaites, on éprouve toujours une légitime fierté à rendre hommage au talent, au véritable mérite. Aussi, *le Pays laurentien* s'estime-t-il heureux de présenter à ses lecteurs, de temps en temps, quelques-uns de ses collaborateurs qui se sont fait une place importante dans la littérature du terroir. Déjà, nous avons donné des biographies de MM. l'abbé Couillard Després, Albert Ferland, W.-A. Baker, Antonin Proulx, Dr Ed.-D. Aucoin et Bourbeau Rainville. Nous avons l'intention de continuer ce programme et de biographier tous nos collaborateurs: suivront bientôt des appréciations sur MM. Alphonse Désilets, Alfred Descarries, Régis Roy, frère Marie-Victorin, Rémi et Jules Tremblay, et autres.

Aujourd'hui, permettez-moi de vous parler de M. Louis-Joseph Doucet. Condenser en deux ou trois pages une biographie de l'auteur de *la Chanson du Passant* et de *la Jonchée nouvelle*, c'est, on en conviendra, un peu restreint. Les lecteurs devront donc s'attendre à ne trouver dans ce qui suit qu'un simple exposé des faits les plus importants sur M. Doucet.

* * *

M. Louis-Joseph Doucet est né à Lanoraie, comté de Berthier, le 30 octobre 1874, du mariage de Louis Doucet, cultivateur, et de Phélonise Harnois. Jusqu'à l'âge de dix ans il fut petit villa-

geois, fréquentant l'école de sa paroisse natale, puis, il suivit sa famille à une lieue du village, à St-Henri de Lanoraie, sur un coin de terre, acheté par son père, dans un rang situé entre deux grandes savanes. Après avoir passé ses premières années sur la rive du grand fleuve dont il contemplait avec extase les flots bleus, le jeune Doucet fut pris tout-à-coup par la campagne et les bois; durant cinq années il vécut d'une vie retirée et plus champêtre. L'école buissonnière, la pêche, la chasse et les occupations agricoles firent alors ses délices. De quinze à dix-huit ans il est navigateur sur le beau Saint-Laurent, dont la vue toujours le réjouit.

Plus tard je me fis matelot
Sur un svelte petit navire ;
J'étudiai le ciel et l'eau
Dans les sautes du vent qui vire.
La sombre nuit qui se déchire
Au chaos des gouffres songeurs,
M'imprégnait du vaste délire
De la nature en ses fureurs.

.....
Je grandissais dans l'air du fleuve,
Pauvre petit mousse d'alors,
Moi qui gréais mon âme neuve
Aux émotions du dehors.

Après ces trois années passées sans ouvrir un seul livre, durant lesquelles il avait pu économiser quatre cents piastres, fruits de ses labeurs, il résolut de faire un cours d'études classiques, car l'école primaire de son village ne pouvait suffire à son ambition de savoir: il se remit donc courageusement à l'étude au collège de Joliette. Les leçons qu'il y reçut de 1894 à 1900 lui profitèrent d'autant plus que, dit Germain Beaulieu, "l'esprit mûri par la dure expérience de sa vie d'agriculteur et de sa vie de matelot, il avait, depuis longtemps déjà, oublié l'âge des espiègleries et de l'heureuse insouciance..." Ce fut sur les bancs de ce collège que le goût de la littérature pénétra tout entier M. Doucet. Il devint vite habile à faire de jolis vers faciles—et aussi des difficiles;—il fit ses débuts littéraires dans *le Monde illustré* et *le Samedi*, en 1898, et depuis ce temps il collabore à beaucoup de revues et de journaux, principalement au *Passe-Temps*, à *la Presse*, et à *la Patrie*.

En 1900, nous le voyons continuer ses études philosophiques chez un professeur privé, M. l'abbé F.-A. Baillargé, alors curé de Saint-Hubert, aujourd'hui à Verchères. Ayant terminé ce cours, M. Doucet se donne à l'enseignement: en 1901, il est à l'École nor-

male Jacques-Cartier, de Montréal, y enseignant, le jour, étudiant, le soir; voulant toujours se perfectionner il apprend très bien ce qu'il aime, ce qu'il n'aime pas ne l'occupe guère. Il rencontre alors Charles Gill et, bientôt, par lui, il connut l'*Ecole littéraire* de Montréal; admis en 1902, il en fut trésorier de 1908 à 1909, et vice-président en 1910. Il est un des fondateurs de la revue *le Terroir* (1909), organe de cette phalange de jeunes plumes qui s'est fait tant remarquer au début de ce siècle, et qui figure dans le *Larousse mensuel illustré*, publié à Paris.

M. Doucet a épousé, en 1906, Melle Yvonne Yon, fille de M. J.-G. Yon, marchand de musique, de Montréal; quatre enfants lui sont nés, dont trois vivent: Laure-Isabelle, Georges-Etienne et Jeanne-Estelle.

Notre sympathique collaborateur gagna sa vie dans une compagnie d'assurance jusqu'en 1911, alors qu'il fut attaché par sir Lomer Gouin au département de l'instruction publique, à Québec. Cette nomination n'était pas une récompense politique, mais plutôt une reconnaissance amicale pour ses succès littéraires. On m'a affirmé que sir Lomer Gouin avait dit lors de la publication de *la Chanson du Passant*, le premier volume de M. Doucet: "Celui qui a écrit ce livre peut bien faire autre chose."

* * *

Tels sont, brièvement énumérés, les événements les plus importants sur la vie de notre collaborateur. M. Doucet est une personnalité à part chez nous. Ce qui le caractérise, c'est le travail et la contemplation, pouvons-nous dire. Il a beaucoup peiné pour économiser de quoi payer son instruction, et ce n'est pas sans de rudes labeurs qu'il a acquis les connaissances étendues qu'il possède; ce qui fait, en somme, qu'ayant quarante-deux ans et travaillant depuis l'âge de quatorze, il n'a presque pas pris de repos jusqu'à présent.

De tous nos poètes canadiens, M. Doucet est certainement celui qui publie le plus. Un volume n'attend pas l'autre. La spontanéité dans la composition de ses pièces de vers étonne bien des gens. Toujours, il écrit pour sa satisfaction personnelle, sans s'occuper des opinions de la presse et de la critique. De même qu'Albert Ferland, M. Doucet est avant tout un peintre de la nature, un chanteur du terroir. Il est le poète des bois et des champs. Sa destinée, semble-t-il, le ferait vivre auprès des forêts. Il les aime. Il vénère la terre natale.

Toujours, du fond du cœur où germa l'espérance,
J'ai béni tendrement le sol qui m'a nourri ;
Je n'oublierai jamais le toit de mon enfance
Ni le langage doux que ma mère m'apprit.

M. Doucet excelle dans les réminiscences; tout ce qu'il décrit a de la vie, possède une âme. Il se complait dans la description des paysages: il est un enthousiaste au sens profond. Amoureux de la nature, ai-je dit, et des beautés de nos sites laurentiens, il les a rendus avec exactitude et sobriété, les ayant auparavant goûtés avec amour. Il s'intéresse à tous ces humbles de la terre et nous les montre peinant aux durs labeurs des labours. Il se plaît aussi à opposer la vie saine et paisible des campagnes, à la troublante agitation des grandes villes. Son attachement à la Patrie donne à son œuvre une haute valeur patriotique, qui se retrouve tout autant dans son dernier livre que dans son premier.

O Canada ! chère et belle patrie,
Prends mon amour, je ne vis que de toi,
A toi les chants de mon âme attendrie,
A toi l'amour de nos heures d'émoi !

On a reproché à M. Doucet d'avoir parfois négligé la forme pour le fond. Quoiqu'il en soit, il fait honneur à la littérature canadienne-française et son nom figure dans une anthologie de poètes français.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE M. L.-J. DOUCET
— POESIE —

- La Chanson du Passant*, Montréal, 1908, in-8, 112 p.
La Jonchée nouvelle, Montréal, 1910, in-8, 96 p.
Ode au Christ, Montréal, 1910, in-8, 32 p.
Sur les remparts, Québec, 1911, in-12, 106 p.
Les palais chimériques, Québec, 1912, in-12, 123 p.
Les Grimoires, Québec, 1913, in-12, 72 p.
Près de la source, Québec, 1914, in-12, 78 p.
Les sépulcres blanchis, Québec, 1915, in-12, 47 p.
La Chanson du Passant, 2ème édition, Québec, 1915, in-12, 128 p.
Les palais d'argiles, Québec, 1916, in-12, 88 p.

— PROSE —

- Contes du vieux temps*, Montréal, 1910, in-8, 144 p.
Pages d'histoire, Québec, 1914, in-12, 80 p.
Au bord de la clairière, Québec, 1917, in-12, 103 p.

— EN PREPARATION —

- Les âubes mortes*, (poésies) 1 vol.

Gérard MALCHELOSSE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

CHARBONNEAU, JEAN. — *Les influences françaises au Canada* — préface par Edouard Montpetit. Tome 1er d'une série de trois volumes. Montréal, 1916, in-12, 227 pages—90 centims.

M. Charbonneau étudie dans ce livre l'influence qu'a toujours exercé sur nous le génie français depuis le temps de nos premiers poètes jusqu'à ceux de l'heure présente. Après nous avoir dit ce que fut ici le romantisme, comment il fut compris et quels en furent les représentants, M. Charbonneau en arrive à l'*Ecole littéraire* qui fut la date d'un réveil littéraire au Canada, et la naissance d'une poésie débarrassée des vieilles formules, du mal de l'imitation servile et des pastiches. Ce fut l'aurore de l'époque où tout en écoutant la voix française, nos poètes résolurent d'avoir leur poésie originale, répondant mieux à notre idéal, à nos aspirations et à nos idées. M. Charbonneau passe en revue ceux qui comprirent ce mouvement et nous montre chacun d'eux avec son talent particulier : Désaulniers, Gill, Ferland, Doucet, Lozeau, Morin, le jeune et regretté Nelligan, etc. Dans la seconde partie de son livre, l'auteur nous décrit la lutte du Rêve et de l'Action en Amérique, l'influence de la philosophie française de Boutroux et Bergson sur la jeunesse de la fin du XIXe siècle, l'influence aussi du positivisme français, anglais et américain sur nous.

Le cadre est trop restreint dans notre bulletin bibliographique pour pouvoir donner une juste appréciation de cette œuvre que tous doivent lire, surtout les jeunes qui, vu l'absence d'une histoire de la littérature canadienne, en savent très peu, comme de toute l'histoire des littératures, du reste !

Les deux tomes qui doivent faire suite au présent traiteront de notre littérature avant et depuis la cession, puis, de l'influence de la politique sur la littérature canadienne.

On a eu tort de reprocher à M. Charbonneau de n'avoir pas parlé de tous nos poètes, puisque son œuvre n'a pas encore été livrée toute entière au public. Ces critiques sont injustes et prématurées.

LEMAY, PAMPHILE — *Reflets d'Antan* — poèmes — Montréal, 1916, 1 vol. in-12, 217 pages sur papier vergé — En vente dans toutes les librairies et au *Pays laurentien*. Prix, 75 centims — Franco, 80.

Ces poèmes sont des pages de notre histoire mises en vers. Les huit poèmes sont divisés de façon à nous offrir une série de tableaux des grandes figures et des grands événements de notre passé. L'illustre vieillard qui en est l'auteur nous communique ici comme dans toutes ses œuvres, son amour pour la patrie canadienne, pour son histoire d'héroïsme et de vaillance.

Chacun se fera une fête de lire ces pages émouvantes et de faire une place d'honneur dans sa bibliothèque, non-seulement aux *Reflets d'Antan*, mais à l'œuvre entière de M. Pamphile Lemay.

THERY (MADAME) — *A mon fils, (causerie)* — Montréal 1917, 1 vol. in-12, 155 pages. Voici le livre d'une mère d'une canadienne et d'une chrétienne. En veillant auprès du berceau de son fils, elle a fait le rêve de faire de cet enfant un citoyen et un catholique. Et songeant que la mort peut venir la frapper avant qu'elle ait pu réaliser ce rêve, elle écrit ces pages, cette causerie, comme un testament d'amour à son fils bien-aimé. Il est d'autres mères et d'autres fils pour qui ce livre sera pleinement utile, et nous félicitons l'auteur de l'avoir publié.

BOUCHARD, GEORGES — *Premières semailles* — Préface de l'abbé Camille Roy, Québec, 1917 — Un vol. in-12, 93 pages.

C'est un petit livre d'espoir et de foi comme l'indique son titre : *Premières semailles*. Bouchard sème les bons conseils à ses amis les cultivateurs; il leur prêche l'amour de leur condition, l'amour de la terre, le respect aux traditions. Il prêche aussi à ceux des villes, enseignant le respect dû aux gens de la terre, à tout ce qui tient au sol canadien. Nous souhaitons, ce qui se réalisera nous en sommes sûrs, une riche moisson.

EMILE CODERRE.